Zeitschrift: Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review

Band: 8 (1900)

Heft: 32

Artikel: L'ancien-catholicisme et le protestantisme

Autor: Michaud, E.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-403489

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'ANCIEN-CATHOLICISME
ET
LE PROTESTANTISME.[1]

I.

I. Le « mouvement ancien-catholique » est le mouvement qui a été provoqué, dans le sein même de l'Eglise catholique, par la définition dogmatique de la doctrine de l'infaillibilité papale, en 1870. L' « ancien-catholicisme » est le catholicisme même, non tel que l'Eglise romaine l'enseigne et le représente, mais tel qu'il a été enseigné et professé par l'ancienne Eglise catholique, c'est-à-dire par l'Eglise indivisée d'Orient et d'Occident pendant les huit premiers siècles. Il ne faut pas confondre un mouvement religieux avec la religion même, défendue par ce mouvement : le mouvement dépend des hommes qui le font et le dirigent; la religion est indépendante d'eux, elle existe en elle-même dans ses documents historiques et doctrinaux. Donc ceux qui, voyant des imperfections dans le mouvement ancien-catholique, en rendraient solidaire l'ancien-catholicisme même, se tromperaient. Les anciens-catholiques sont les premiers à reconnaître les fautes qui ont été commises, à droite et à gauche, dans l'exécution de leur réforme; mais

[1]) Plusieurs amis de la *Revue internationale de Théologie* m'ayant exprimé le désir que j'y reproduisisse l'étude parue dans la *Revue chrétienne* (avril 1899, pp. 253 à 267) sous ce titre: *L'Ancien-catholicisme,* j'y ai introduit les modifications suivantes: 1° Dans le but de rendre plus claires encore les différences qui existent entre l'ancien-catholicisme et le protestantisme, j'ai doublé la seconde partie, en y ajoutant des documents nouveaux; 2° j'ai retranché la troisième, qui ne contenait guère que des détails déjà connus des lecteurs de la *Revue.* En sorte que la présente étude est en grande partie nouvelle. Son but est de préciser la position respective des deux Eglises, point important pour préciser plus tard leurs relations futures.

leur religion, l'ancien-catholicisme même, ils en sont toujours de plus en plus épris, à mesure qu'ils en aperçoivent davantage la beauté divine. A leurs yeux, ancien-catholicisme et christianisme, c'est tout un; non pas qu'ils refusent le titre de chrétien à quiconque n'est pas ancien-catholique, mais en ce sens que le christianisme, tel qu'ils l'aperçoivent dans les Ecritures, dans la tradition universelle, en un mot dans ses documents authentiques, leur apparaît sous la forme même de l'ancien-catholicisme tel qu'ils le conçoivent.

Mais, dira-t-on, comment un mouvement qui n'a commencé qu'en 1870 et à l'occasion d'une seule question, l'infaillibilité papale, a-t-il pu prendre pour objectif le christianisme primitif, ou le catholicisme orthodoxe des huit premiers siècles? Quel lien logique y a-t-il entre le rejet de l'infaillibilité papale et la profession du catholicisme orthodoxe de l'Eglise indivisée des huit premiers siècles? C'est que les infaillibilistes, en voulant substituer la papauté infaillible à l'Eglise universelle, devaient nécessairement déterminer leurs adversaires à revendiquer plus hautement que jamais les droits de l'Eglise universelle; or l'Eglise universelle, c'est l'Eglise une et indivisée; d'autre part, quand l'Eglise a-t-elle été une et indivisée dans la profession de la même foi et dans l'acceptation des mêmes conciles œcuméniques? Pendant les huit premiers siècles : car, à partir du neuvième, le pape Nicolas Ier a commencé à ériger la papauté romaine en institution nouvelle et anticatholique, et à provoquer la division entre l'Eglise orientale et l'Eglise occidentale. Les anciens-catholiques n'ont pas voulu se borner à renverser le sommet de l'édifice romain; la logique leur faisait un devoir d'en renverser aussi la base. Pie IX a fait le sommet, Nicolas Ier la base. Donc ils ont eu raison de remonter au delà de ce dernier pape. L'infaillibilité du pape était le couronnement logique, non du catholicisme (comme le disent ceux qui confondent le papisme avec le catholicisme), mais du papisme ou du romanisme. Les anciens-catholiques étaient donc logiques, en repoussant non seulement le fruit, mais encore le germe, et en revenant au catholicisme vrai et orthodoxe, c'est-à-dire au catholicisme qui a existé avant l'établissement de la papauté anticatholique; catholicisme qui toutefois a continué depuis Nicolas Ier, non seulement en Orient, mais même en Occident, où tant de docteurs et de saints n'ont cessé, à toutes les époques,

de protester contre les erreurs de la hiérarchie romaine, en faveur des doctrines catholiques, des traditions catholiques et des libertés catholiques.

II. Mais ce n'est là qu'un aperçu très extérieur et très incomplet du mouvement ancien-catholique. Entrons dans l'intérieur même.

Le point de départ et la cause occasionnelle de ce mouvement ont été, comme je l'ai dit, la transformation de la *doctrine* de l'infaillibilité papale en *dogme.* Il faut savoir que, dans l'Eglise *catholique,* on appelle « dogmes » les enseignements divins qui ont été « crus toujours, partout et par tous » comme venant de J.-C. même, et qui par conséquent sont contenus comme tels dans les Ecritures et dans la tradition universelle. Donc soutenir que l'infaillibilité personnelle de l'évêque de Rome est un dogme, c'est soutenir qu'elle est enseignée dans les Ecritures et dans la tradition universelle, et qu'elle a été « crue toujours, partout et par tous ». Or, soutenir une telle chose, c'est fausser les Ecritures, c'est fausser la tradition universelle, les Pères et l'histoire, et de plus, c'est renverser la constitution même de l'Eglise universelle.

Donc, les anciens-catholiques, en repoussant l'infaillibilité du pape, en soutenant qu'elle est une erreur et une hérésie, qu'elle est le renversement de la constitution de l'Eglise universelle, ont accompli *ipso facto* les deux actes suivants:

1° Ils ont *protesté* contre la conduite erronée de la papauté, de la hiérarchie romaine et de tous leurs adhérents. Cette protestation a été de leur part un acte de conscience, de foi et de science.

2° Ils ont fait appel à la *vérité chrétienne,* c'est-à-dire aux enseignements mêmes de *Jésus-Christ,* aux seuls vrais *dogmes,* tels qu'ils sont contenus dans les Ecritures, dans la tradition universelle, dans les Pères et dans l'histoire.

Ces deux actes sont la caractéristique même du mouvement ancien-catholique; en eux se trouve tout ce qui distingue ce mouvement de réforme, et tout ce qui le différencie des autres mouvements. On y voit clairement comment cette protestation est essentiellement un acte de *conscience religieuse,* de *foi chrétienne* et d'*honnêteté scientifique;* comment elle a été accomplie, par ceux qui l'ont faite, pour justifier leur conscience et sauver

leur âme, pour combattre la falsification des Evangiles et des Pères, pour remettre en plus grande lumière les enseignements du Christ, qui est la lumière du monde, le seul médiateur, le seul maître de son Eglise; comment enfin elle a été du même coup une rupture avec le pape prévaricateur et sacrilège, et un attachement plus étroit au Christ et à son Eglise.

III. Si l'on réfléchit à tout ce que contiennent ces simples indications, on comprendra aisément pourquoi les anciens-catholiques attachent tant d importance, comme d'ailleurs les catholiques d'autrefois, à tout ce qui est *foi objective* ou *dogme*, à l'étude des *sources* authentiques et complètes dans lesquelles se trouve cette foi chrétienne objective, à l'application scrupuleuse du *critérium* catholique, par lequel ils peuvent discerner, dans ces sources, ce qui vient réellement de J.-C. et ce qui ne vient que des hommes, ce qui est réellement dogme et ce qui n'est que spéculation théologique, ce qui doit être un dans l'Eglise une et universelle et ce qui peut être multiple et varié, ce qui doit faire autorité pour tous les fidèles disciples du Maître et ce qui doit rester libre pour tous ces mêmes disciples, ce qui doit être obligatoire pour tous, quels qu'ils soient, et ce qui doit être laissé au libre arbitre de tous, quels qu'ils soient.

Aux yeux des anciens-catholiques, il n'y a donc qu'un seul Maître, et ce Maître est le Christ et non pas l'Eglise : l'Eglise n'est que l'épouse du Christ et la dépositaire de ses enseignements, de ses préceptes, et de tous les éléments religieux qu'il lui a confiés. De plus, l'Eglise n'est pas la hiérarchie, mais la société de tous les fidèles, ecclésiastiques et laïques. Les anciens-catholiques unissent le Christ et l'Eglise : le Christ qui vit dans son Eglise, et l'Eglise qui doit vivre de J.-C., vivre de sa doctrine, de sa grâce et de sa sainteté, et qui n'a pas d'autre autorité ni d'autre mission que d'enseigner ce que le Christ lui a enseigné et pas autre chose : *docentes eos servare omnia quæcumque mandavi vobis* (Matth. XXVIII, 20). Tout ce qui est de nature à exalter et à glorifier le Christ, à étendre son royaume spirituel, à fortifier son Eglise dans l'accomplissement de sa mission sainte, tel est ce que veulent les anciens-catholiques. Ils repoussent énergiquement et pour ce même motif tout ce qui est papauté, papisme, cléricalisme, glorification des hommes, exploitation des fidèles par le clergé, comme aussi du

clergé par les fidèles, particularisme étroit et exclusif, esprit de sacristie et de coterie, jalousie entre Eglises, question de primauté, de préséance, de pouvoir temporel, d'ambition, d'orgueil, de vanité, de colifichets, d'amulettes, de chapeaux rouges ou violets, etc. A tout cela ils disent : *Vade retro me, Satana, quoniam non sapis quæ Dei sunt, sed quæ sunt hominum* (Marc, VIII, 33).

Pour les anciens-caholiques, les sources dans lesquelles se trouvent les enseignements et les préceptes du Christ sont les Ecritures canoniques et la tradition universelle. Je dis tradition *universelle,* et non particulière seulement à telle contrée, à telle époque, à telle Eglise. De là leur vénération pour les Ecritures et pour les Pères, l'application avec laquelle ils les étudient et les enseignent. A une époque comme la nôtre, ou tant d'exégètes ont cherché à amoindrir le plus possible les Ecritures, non seulement comme livre inspiré, mais même comme livre simplement humain, ils estiment plus indispensable que jamais de remettre en honneur l'étude de la patrologie, non certes pour y découvrir les défauts et les lacunes des Pères comme docteurs privés (cette découverte est de médiocre intérêt et de médiocre utilité), mais pour y constater historiquement ce qu'ils ont enseigné comme doctrine universellement crue, comme doctrine venant des Apôtres et de Jésus-Christ même. Le christianisme étant un fait objectif, l'enseignement donné par Jésus-Christ étant un fait objectif, les anciens-catholiques se croient dans l'obligation d'étudier ce fait objectif d'après les méthodes historiques objectives les plus strictes.

On le voit, l'un des points principaux de la réforme ancienne-catholique consiste à distinguer les enseignements mêmes du Christ et ceux des théologiens, qui, en les expliquant, les ont encadrés de leurs réflexions et de leurs interprétations personnelles. Là est le divin, ici est l'humain. C'est pourquoi ils attachent une importance capitale au critérium, c'est-à-dire au moyen par lequel on peut sûrement, infailliblement, faire cette distinction. A leurs yeux, ce critérium n'est ni la parole du pape parlant *ex cathedra,* ni l'accord de la seule Eglise enseignante (autrement dit du seul clergé, sans les fidèles), ni le libre examen individuel, ni le sentimentalisme individuel, ni la croyance en une inspiration individuelle ou en une assistance individuelle ; car ils estiment que ces prétendues règles conduisent

tous les jours à des erreurs palpables. A leurs yeux, ce critérium est celui de l'ancienne Eglise universelle, tel que Vincent de Lérins l'a formulé : « ce qui a été *cru* toujours, partout et par tous ». Ils croient qu'il est facile de faire cette constatation en étudiant la patrologie et l'histoire, car il est facile de distinguer lorsque les Pères et les docteurs ont parlé comme hommes privés ou comme témoins de la foi constante, universelle et unanime de l'Eglise. Lorsqu'on est en présence d'une attestation constante, universelle et unanime de l'Eglise universelle, on est évidemment en présence d'une doctrine qui remonte à Jésus-Christ ; sinon, non. Sans doute, les théologiens qui ont intérêt à transformer leurs opinions en dogmes, prétendent que leurs opinions sont voisines de la foi ; qu'elles ont toujours été, sinon de foi explicite, du moins de foi implicite ; qu'elles ont toujours fait partie, sinon de la tradition connue, du moins de la tradition latente, etc. ; mais tous ces sophismes, tous ces subterfuges, les anciens-catholiques les rejettent absolument. De telles opinions peuvent être très respectables, comme aussi très erronées ; dans le premier cas, ils les respectent, mais ils refusent de les considérer comme des dogmes ; dans le second, ils les répudient.

Ils prennent donc le mot *dogme* dans son ancien sens de jugement, décision ou décret. Le décret par excellence est celui qui a été prononcé par le Christ. Les paroles du Christ, voilà donc les jugements divins, les décisions divines, les décrets divins ; elles seules constituent le vrai dogme : *omne et solum revelatum.* Les décrets ecclésiastiques ne sauraient être mis sur le même rang ; car l'Eglise n'est pas Jésus-Christ, et lorsque l'Eglise a décidé en matière de discipline ou d'administration, elle n'a jamais entendu transformer ses canons en vérités absolues ou en dogmes. Ses seules définitions de foi sont celles où elle a constaté la foi constante, universelle et unanime de toutes les Eglises particulières orthodoxes ; dans de telles définitions, elle n'a pas *fait* le dogme ; elle l'a seulement *fait connaître et promulgué officiellement :* car le dogme n'est pas dogme parce que l'Eglise l'a défini, mais l'Eglise l'a défini parce qu'il est dogme de sa nature, parce qu'il vient de Jésus-Christ, parce qu'il a été cru dès le commencement comme tel : *quod audistis ab initio..., quod habuimus ab initio..., quemadmodum audistis ab initio,* comme le répète saint Jean. Donc les

anciens-catholiques ne considèrent pas comme des dogmes les formules dites dogmatiques, dans lesquelles les théologiens ont expliqué les paroles de Jésus-Christ d'après les conceptions philosophiques ou scientifiques de leur temps. Les *dogmes* et les *explications théologiques des dogmes* sont choses distinctes, comme dans les conciles les discussions des théologiens et les définitions strictes sont choses distinctes.

D'ailleurs les mots ne sont pas de foi : les mots changent de sens, les dogmes ne doivent pas changer. Pas une des paroles du Christ ne passera. Les idées seules, les vérités seules (et elles sont distinctes des mots) peuvent être de foi ; elles le sont quand elles ont été enseignées par le Christ ; et nous savons qu'elles ont été enseignées par le Christ lorqu'elles ont été crues comme telles partout, toujours et par toutes les Eglises particulières fidèles (celles qui n'ont pas été condamnées comme hérétiques par l'Eglise universelle).

Un des signes les plus caractéristiques de l'ancien-catholicisme, c'est donc de tenir essentiellement au dogme, au dogme chrétien universel, tel qu'il vient d'être expliqué. Pourquoi ? parce qu'il vient évidemment du Christ. Dès lors, les anciens-catholiques ne tiennent pas moins à son unité, à sa fixité, à son immutabilité, à son universalité. Autant les explications humaines (philosophiques, morales, scientifiques) des dogmes peuvent varier avec les progrès de l'esprit humain, autant les dogmes mêmes, paroles de Jésus-Christ, doivent rester fixes et éternels dans leur éternelle sagesse. Selon les anciens-catholiques comme selon Vincent de Lérins, les dogmes progressent non en eux-mêmes, mais dans l'esprit des croyants qui les connaissent mieux en devenant plus éclairés. Ce n'est pas là l'immobilité de l'esprit, car l'esprit peut s'éclairer toujours davantage ; mais c'est l'immutabilité de la vérité divine : *verba mea non præteribunt* (Matth. XXIV, 35). Donc les anciens-catholiques ne sauraient se contenter du sentimentalisme antidogmatique. Le sentimentalisme sans dogmes, sans croyances fixes, leur paraît chose trop fragile et trop éphémère pour qu'ils s'en déclarent satisfaits.

IV. Il est facile dès lors de distinguer les différences profondes qui séparent l'ancien-catholicisme et le catholicisme romain. Dans l'Eglise romaine, on répète par tradition que les

dogmes viennent du Christ et ne changent pas; mais ce sont là des mots et rien de plus. La plupart des dogmes enseignés par Rome viennent de Rome et non du Christ; les papistes reconnaissent à leur hiérarchie, même au pape seul, le droit et le pouvoir de définir comme dogmes toutes les doctrines *de fide et moribus* qu'il lui plaira de définir. Le pape n'est nullement lié par la tradition, puisque l'infaillible Pie IX a dit qu'il était lui-même la tradition. D'après les théologiens papistes, les doctrines philosophiques touchant aux dogmes peuvent être introduites dans les formules dogmatiques et devenir ainsi inséparables des dogmes et transformées en dogmes. Donc, en ce qui concerne la nature du dogme, l'origine du dogme, les sources du dogme, le critérium du dogme, comme aussi en ce qui concerne l'autorité dogmatique et la constitution de l'Eglise, il y a des différences essentielles et radicales entre le catholicisme romain et l'ancien-catholicisme. Aussi les anciens-catholiques crient-ils à l'injustice et à l'inexactitude, lorsqu'on donne le titre de *catholique* au système *romain* ou *papiste,* qui est la corruption même du vrai catholicisme professé par l'Eglise universelle des huit premiers siècles.

V. Une autre marque caractéristique de l'ancien-catholicisme, c'est l'importance qu'il attache au rétablissement de l'union des Eglises vraiment chrétiennes. C'est la conséquence logique de ce qui précède. La papauté hérétique ne sera renversée que par l'union de toutes les Eglises fidèles. Et d'ailleurs, comment en appeler à l'Eglise indivisée des huit premiers siècles sans chercher à rétablir l'union qui existait alors entre l'Eglise d'Orient et l'Eglise d'Occident, entre toutes les Eglises qui sont disposées à professer la foi une de l'ancienne Eglise indivisée? *Unus Christus, una fides, unum baptisma.* Pour rétablir la catholicité dans toute sa force contre l'Eglise romaine et contre l'impiété antichrétienne, il faut que cette catholicité soit vraie, et comment serait-elle vraie sans le dogme catholique ou universel? Il n'y a pas de catholicité de sentiment seulement. La fraternité universelle est une chose divine, oui, mais à la condition qu'elle soit vraie, c'est-à-dire qu'elle soit fondée sur une vraie paternité et une vraie filiation. Que tous les chrétiens adorent le même Dieu, le même Père, le même Fils, le même Esprit, le même Christ, dans la doctrine même que le Christ a

enseignée, avec la sainteté même qu'il a pratiquée, dans les rites mêmes qu'il a établis et d'après les préceptes mêmes qu'il a imposés, et alors l'Eglise du Christ sera rétablie dans son unité, qui est l'unité même du Christ.

Telle est, en somme, l'essence de l'ancien-catholicisme. Telles sont les idées fondamentales de ceux qui le professent. Les lecteurs me pardonneront l'imperfection avec laquelle je les ai exposées en voulant trop les condenser. Chacune de mes assertions aurait besoin de longues explications, je le sais, et je les donnerais avec plaisir si la place ne m'était forcément mesurée. Je le répète, ceci ne peut être et n'est réellement qu'une *indication,* et non une démonstration.

II.

Cet exposé général paraîtra plus clair, si l'on comprend exactement les ressemblances et les dissemblences qui existent entre l'ancien-catholicisme et le protestantisme.

I. On l'a déjà remarqué sans doute, les protestants du XVIe siècle ont *protesté* contre Rome, et les anciens-catholiques du XIXe ont aussi *protesté* contre Rome. Les motifs particuliers des deux protestations ont été différents : car, d'un côté, c'est la vente des indulgences et la prétendue rémission des péchés par des actes purement extérieurs qui ont scandalisé Luther et qui l'ont déterminé à faire sa réforme ; et, d'un autre côté, c'est la proclamation de la prétendue infaillibilité du pape comme dogme qui a soulevé l'indignation des anciens-catholiques et qui les a déterminés à faire leur réforme. Mais si les motifs particuliers on été différents, les motifs généraux ont été communs, en ce sens que les uns et les autres ont voulu défendre leur *foi,* rester fidèles à leur *conscience,* au *Christ,* à l'*Evangile.* Dans ces choses sacrées, anciens-catholiques et protestants se donnent fraternellement la main.

Il en est de même des orthodoxes orientaux. Eux aussi, ils ont protesté contre Rome, lorsque le pape Nicolas Ier et ses successeurs ont voulu ériger la papauté romaine en institution, lui attribuer une primauté de juridiction, et faire de cette juridiction une autorité absolue, directe, immédiate sur les autres patriarcats et sur l'Eglise universelle. Ils ont protesté pour

maintenir la vraie constitution de l'Eglise, pour défendre leur foi, rester fidèles à leur conscience, au Christ et à l'Evangile.

Sur ce terrain commun, orthodoxes orientaux, protestants et anciens-catholiques sont unanimes. Puisse le sentiment des périls très graves que le romanisme fait courir à l'Eglise chrétienne universelle et au christianisme, réunir un jour, et le plus tôt possible, ces trois Eglises, pour unir leurs forces contre leur ennemie commune, l'hérésie romaine ! Celle-ci une fois vaincue, elles seraient d'autant plus fortes pour lutter victorieusement contre l'antichristianisme, qui n'est fort que des divisions des Eglises entre elles et de leurs faiblesses, résultats de ces divisions. Cette tactique est si simple, si rationnelle, si évidente, qu'on s'étonne, en vérité, de voir les trois Eglises susdites faire si peu d'efforts sérieux pour s'unir entre elles.

II. Mais en dehors de ces sentiments communs aux uns et aux autres, les différences sont visibles, du fait même des circonstances dans lesquelles se sont trouvés les uns et les autres.

Au XVIe siècle, Rome enseignait, par sa conduite du moins, que la justification s'opère par les actes extérieurs, par les indulgences du pape et par l'absolution verbale du prêtre. Les protestants ont répliqué qu'elle s'opère par la foi et par la grâce de Dieu. Tel a été l'enseignement de Luther. Calvin a particulièrement insisté sur ce que la foi et la grâce ne sont pas produites par l'*ex opere operato,* ni par les œuvres extérieures, ni par les mérites des hommes, mais qu'elles sont données par le Dieu qui a prédestiné les élus au salut et les réprouvés à la damnation. Pour les protestants, le mouvement de réforme a donc porté immédiatement sur une question de *vie morale et pratique:* la justification et le salut. Aussi les protestants ont-ils toujours incliné à envisager le christianisme avant tout comme une *vie.* Et immédiatement ils ont été transportés par la force même des questions sur le terrain du péché, du péché personnel, du péché originel, du libre arbitre, de la nature, de la grâce, de la prédestination. Telles ont été les grandes questions qui ont caractérisé le protestantisme dès son point de départ.

Au XIXe siècle, les anciens-catholiques ont dû en appeler, non pas à la vie, mais à la *vérité,* au vrai *dogme* de l'Eglise universelle contre les prétentions hérétiques de l'Eglise particulière

de Rome. De là le caractère dogmatique imprimé dès le principe à leur mouvement. Expliquer non pas les mystères de la justification, de la prédestination et de la grâce, mais la vraie constitution de l'Eglise, la vraie infaillibilité de l'Eglise, la vraie autorité de l'Eglise, la vraie notion du dogme, la vraie catholicité, la vraie universalité, la vraie tradition universelle, et cela, à la lumière des Ecritures, des Pères et de l'histoire, telle a été la tâche imposée aux anciens-catholiques, qui ne l'ont pas plus choisie que les protestants primitifs n'ont choisi la leur. Séparer le dogme des spéculations théologiques, et par conséquent étudier à fond celui-là et celles-ci, réformer l'enseignement théologique, non pas arbitrairement et selon le bon plaisir de chaque théologien, mais catholiquement, c'est-à-dire d'après le critérium catholique, qui est absolument objectif, le même pour tous, parfaitement impartial, et qui donne à ceux qui l'appliquent exactement les plus solides garanties d'exactitude historique qui se puissent désirer : tels sont les devoirs qui ont incombé dès le premier jour aux anciens-catholiques.

Les protestants en ont appelé à la justification par la foi, c'est-à-dire par la foi intérieure et subjective, la vertu de foi; tandis que les anciens-catholiques, tout en faisant acte de foi subjective, ont dû en appeler à la foi *objective, une* et *universelle*, c'est-à-dire au dogme. De même que la foi subjective est le principe de la justification intérieure, de même la foi objective est la base même de l'œuvre historique du Christ : *Ego sum via, veritas et vita; verba mea spiritus et vita sunt; qui audit verba mea hæc et facit ea, assimilabitur viro sapienti, qui ædificavit domum suam supra petram;* etc., etc.

Je n'hésite pas à reconnaître que le terrain sur lequel les protestants ont été placés tout d'abord, était plus favorable à une réforme religieuse populaire que celui des anciens-catholiques, plus émouvant pour les masses, plus accessible aux grandes pensées de la vie, du péché et du salut. Celui des anciens-catholiques était plus abstrait, plus doctoral, plus académique, si je puis employer cette expression : *euntes docete,* parole dite à tous les apôtres et non seulement à Pierre, à tout le collège apostolique et non seulement à « l'évêque de Rome » ! Sans doute, l'amour de la vérité est le premier élément de la conscience et de la religion vraie, et c'est pourquoi le mouvement ancien-catholique est très religieux; mais toujours est-il

que les choses de l'ordre intellectuel et scientifique, et que les dogmes, si élevés soient-ils, n'ont pas sur les masses, ni même sur beaucoup d'esprits qui se croient lettrés, une prise aussi efficace que les choses de l'ordre moral et de la justification intérieure. C'est là, je crois, un des motifs pour lesquels le mouvement ancien-catholique, tout en étant accepté par des populations éclairées, ne peut pas être présentement un mouvement populaire, tandis que les mouvements qui prêchent le fanatisme, ou la superstition, en un mot le *pro pietate mentiri*, ceux-là sont actuellement très populaires ! Les anciens-catholiques ne sont donc ni effrayés ni découragés par leur petit nombre ; le *pusillus grex* de l'Evangile les consolerait et les encouragerait, même s'ils ne connaissaient pas d'ailleurs l'histoire des minorités fondées sur l'*idée-force.*

III. Je pourrais insister sur d'autres différences qui existent entre le point de vue ancien-catholique et le point de vue protestant ; montrer encore comment l'idée de l'Eglise universelle qui n'occupe pas une très grande place dans les idées protestantes actuelles, en occupe, au contraire, une très importante dans le mouvement ancien-catholique. Mais je crois que ces indications suffisent pour faire comprendre que les deux mouvements en question ont eu leur raison d'être historique ; que les anciens-catholiques, au XIXe siècle, avaient une mission tout autre que celle des protestants au XVIe ; qu'ils ne pouvaient pas, par conséquent, se faire protestants, malgré le reproche que beaucoup de protestants leur ont adressé à ce sujet, comme si le choix s'imposait nécessairement entre le catholicisme romain et le protestantisme. Les anciens-catholiques voient trop clairement comment, entre le catholicisme romain et le protestantisme, il y a précisément le catholicisme tout court, c'est-à-dire le catholicisme chrétien, le catholicisme ancien, pour se sentir obligés, en rompant avec la hiérarchie romaine et avec les hérésies romaines, d'entrer dans une des Eglises protestantes. Les protestants ne sauraient logiquement les accuser d'hostilité. Il y a *différence* entre eux et non *hostilité.* Beaucoup de sentiments et même de doctrines sont certainement identiques. Mais on a vu que des points considérés par les anciens-catholiques comme fondamentaux et indispensables, sont considérés autrement par les protestants. Certains protestants,

par exemple, se félicitent des contradictions qui existent dans leurs Eglises en matière dogmatique et rejettent toute confession de foi, estimant que cette absence de toute confession de foi constitue un progrès religieux considérable; or les anciens-catholiques sont absolument persuadés du contraire.

Toutefois, est-ce à dire que jamais les protestants et les anciens-catholiques ne s'entendront et ne s'uniront? Qui oserait le dire? Qui oserait prétendre que le vœu du Christ: « O Père, qu'ils soient *un* comme toi et moi nous sommes *un,* » est un vœu impuissant et chimérique? Ma conviction est, au contraire, qu'avec le temps bien des expériences nouvelles auront lieu de part et d'autre, qui ouvriront les yeux aux uns et aux autres sur des choses qui sont encore mal vues ou vues incomplètement, et qu'alors l'union deviendra possible et réalisable dans la vraie foi chrétienne, une et universelle. *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra* (I Jean, v. 4). Tout est possible à la grâce de Dieu, et les voies de Dieu sont impénétrables. Ce ne sont pas là de vains mots, puisque ce sont des paroles divines, et toute parole divine se réalisera.

IV. Dans la remarquable étude que M. Félix Kuhn a publiée sur « le christianisme de Luther [1] », plusieurs points sont à signaler, qui confirment et éclaircissent encore ces observations.

Citons d'abord quelques aveux très importants; nous en tirerons ensuite quelques conséquences.

« Par un côté de son être, dit M. F. Kuhn, Luther est bien encore *un homme du moyen âge,* dont il a les croyances, les préjugés, les douleurs et les aspirations. Sa théologie emprunte *les formes de la scolastique* et va parfois *jusqu'à la subtilité;* sa conception de l'univers ne dépasse en aucune façon celle de ses contemporains; sa connaissance de l'histoire est *médiocre.* Il a *toutes les superstitions populaires,* et dans sa polémique contre ses adversaires, la rudesse et la grossièreté du moine... La recherche de la vérité intellectuelle *l'intéressait peu;* il se préoccupait médiocrement de sonder et de connaître l'énigme de l'univers. Il ne voyait dans les pures spéculations de l'esprit qu'un rêve de la raison impuissante

[1]) Voir la *Revue chrétienne,* mai 1900, p. 329-349, et juin, p. 419-431.

qui se paie de mots et n'atteint pas la réalité... Dans toute doctrine il n'a jamais cherché que la consolation qu'elle donne, avec *la vie et le salut... Ce n'est pas un esprit qui cherche la lumière ;* c'est une âme misérable qui demande *la délivrance, la vie,* et qui trouve l'une et l'autre... Luther et aussi les hommes de son temps, *ne songeaient qu'à sauver leur âme* de la colère de Dieu, du juge saint et des châtiments divins. Cette croyance était dans leur sang, et nul n'en doutait. Gagner le ciel, fléchir la colère divine par une obéissance forcée, vaincre le remords par la pénitence et le renoncement, c'était *l'unique but de la vie* et l'éternel désespoir. *Tout le moyen âge* a souffert et langui de cette conception des choses divines » (p. 330-332).

Luther, dans son ardeur à vouloir être sauvé, n'a donc guère vu que la foi. Là où l'Ecriture dit que le juste vit *de la foi,* il a dit, lui, qu'il vit de la foi *seule.* De plus, il l'a transformée en simple certitude qu'on sera sauvé. De la foi, adhésion de l'âme à toute l'œuvre objective et à toute la doctrine objective du Christ, il a passé à la foi, simple sentiment de confiance, d'espérance et de certitude du salut. Ceci est capital. Ecoutons M. Kuhn:

« L'homme pécheur est justifié devant Dieu, pardonné, sauvé, heureux, *uniquement par la foi, sola fide...* La foi est une certitude,non une espérance seulement, de la grâce offerte, acquise, non achetée, certitude joyeuse, divine... Ramener tout le christianisme, j'entends le christianisme qui sauve, à cette chose *unique :* croire éperdument à la miséricorde de Dieu, *quelle étonnante nouveauté!...* C'était la base même de la religion qui *s'écroulait par cette nouveauté inouïe,* qui, sans nier précisément ce qu'elle confessait, s'en passait résolument et allait droit à Dieu. Ni les saints, ni les mystiques du moyen âge, ni les Pères, ni même St. Augustin *n'avaient eu cette conception de la foi.* Luther l'a fait jaillir de l'abîme de ses angoisses, et le monde religieux en a été ébranlé... La foi *seule,* a crié Luther, *suffit à tout ;* les œuvres ne peuvent rien y ajouter ; elles la troublent parfois (p. 338-339)... La vérité qui sauve *n'était pas pour Luther une doctrine, pas même celle de la divinité de J.-C.,* mais sa personne et la grâce qu'il apporte à la créature pécheresse (p. 343)... La foi est un incomparable trésor; elle porte avec soi la délivrance, elle sauve de tous les maux. *Elle est la plé-*

nitude et l'accomplissement de la loi; elle remplit le cœur des croyants d'une telle justice que ceux-ci n'ont plus besoin d'aucune chose» (p. 344).

Enfin: «On a reproché à Luther d'être infidèle à ses principes, et d'avoir, lui l'homme de la liberté, recréé de toutes parts une scolastique nouvelle, d'avoir enchaîné l'Eglise à des formules, à des dogmes, et rétabli ainsi l'esclavage intellectuel dont il s'était libéré lui-même. Ce reproche est spécieux, injuste au fond. *Ce qui est vrai,* c'est qu'instruit par ses combats et voyant son Evangile attaqué, dénaturé par ses nombreux adversaires, il a voulu en montrer la conformité avec les enseignements de la sainte Ecriture *et la confession perpétuelle de l'Eglise...* Le dogme porte et enferme le divin comme l'écorce enferme l'amande, comme le vase contient le parfum. Brisez le vase, et le parfum se dissipe dans l'air. *Détruisez le dogme, et la vérité s'évanouit.* Ce n'est pas par caprice ou en contradiction avec eux-mêmes que des hommes comme St. Paul et St. Jean ont donné à leur foi une forme *intellectuelle* qui parle à la conscience *et à l'esprit.* Quiconque croit, veut *savoir* et formuler l'objet de sa foi, *et la connaissance est une chose divine...* La plénitude de la vérité est en Dieu, et *l'Eglise dans son ensemble est plus riche que les plus excellents de ses membres.* Voilà ce que Luther avait vivement senti, et c'est pour cela qu'il a été conservateur, maintenant *tous les dogmes ecclésiastiques qui lui paraissaient fondés sur la parole de Dieu*» (p. 427).

V. D'après ces textes aussi clairs que positifs, nous pouvons établir les points suivants:

1° Il y a encore beaucoup d'esprit moyenâgesque et scolastique dans le luthéranisme. Cette observation ne devrait-elle pas suffire à déterminer les Luthériens à modifier leur réforme, de manière à la perfectionner par le rejet de tous les éléments scolastiques qu'elle a contenus et qu'elle contient encore?

2° Sans doute, vouloir faire son salut, vouloir avoir la certitude de n'être pas damné, mais sauvé, vouloir être du nombre des bienheureux, est une préoccupation fort naturelle, disons même essentielle, capitale, fondamentale. Mais n'est-ce pas une lacune d'accorder si peu de place à la recherche de la vérité spéculative et de se laisser aller à de violentes dia-

tribes contre « la raison imbécile » ? d'amoindrir à ce point la révélation naturelle, la vue de Dieu dans la nature et toute la théodicée philosophique, dans le but d'exalter d'autant plus la révélation du Christ? Celle-ci, pour être grande, a-t-elle besoin que celle-là soit petite et dédaignée ? Et est-il nécessaire, pour vivre chrétiennement et faire notre salut, que nous réduisions à peu près la *théo*logie à la *christo*logie ? Sous ce rapport, Luther n'est-il pas allé trop loin, lui qui, d'autre part, a admis la fameuse *communicatio idiomatum ?* (p. 335-336). N'y a-t-il pas là un défaut d'équilibre ?

3° En réduisant toute l'œuvre du salut à la foi *seule,* Luther a vraisemblablement compris qu'il outrepassait la mesure : car il a enseigné, en même temps, qu'il entendait par la foi la plénitude et l'accomplissement de la loi. Cette définition était neuve, arbitraire et erronée : car la foi n'est ni la justice, ni la charité, ni la sainteté. Qu'elle porte à ces vertus, qu'elle incite l'âme à les pratiquer, sans doute ; telle est la logique de la foi vraie. Mais toujours est-il que la foi n'est pas tout, qu'elle ne suffit pas à tout, et qu'en prétendant le contraire, Luther a paru réduire singulièrement l'importance de la justice, de la charité et des actes de sainteté. Son langage exclusif a nui à l'Eglise et même à la foi.

4° Luther a fini par voir certaines de ses fautes, et il a essayé de les réparer. En somme, tout en affirmant la sainte Ecriture, il affirme aussi la confession perpétuelle de l'Eglise, il maintient le dogme pour maintenir la vérité, il veut que l'on croie et que l'on sache, et, quelque individualiste qu'il soit, il reconnaît que l'Eglise dans son ensemble est plus riche en lumière que les plus excellents de ses membres. C'est parler d'or, et Dieu veuille que tous les protestants parlent de même !

VI. Pour nous, anciens-catholiques, nous repoussons très nettement toutes les erreurs du moyen âge, quelles qu'elles soient. Nous associons la théologie naturelle et la théologie surnaturelle ; pour grandir la révélation et la foi chrétiennes, nous ne consentons à abaisser ni la révélation naturelle, ni la raison, ni la science. Notre théologie est la théologie intégrale et non seulement la christologie. Nous voulons la vie, mais aussi la vérité ; la vie morale, mais aussi la vie intellectuelle ; l'union avec le Christ rédempteur, mais aussi l'union

avec le Christ docteur. Nous croyons à sa croix, mais aussi à sa doctrine ; et ce qu'il a enseigné nous est aussi précieux que ce qu'il a fait. Nous n'opposons pas ses actes à ses dogmes, ni ses dogmes à ses actes ; nous les concilions les uns et les autres, par nos actes et par nos croyances. Nous ne confondons la foi subjective ni avec la foi objective, ni avec la justice, ni avec la charité ; nous maintenons chaque vertu en son rang et dans sa vraie valeur. Autant nous affirmons la nécessité de la vie, de la pratique des œuvres et de la sainteté, autant nous affirmons la nécessité de la foi, non seulement de la foi-vertu, mais encore de la foi-doctrine, à savoir la doctrine même de J.-C., confiée par lui à toute son Eglise.

Loin de nous, certes, la pensée de condamner les bonnes intentions de Luther et de ses adhérents. Mais loin de nous aussi la pensée de ne pas profiter de leurs fautes ; loin de nous surtout le désir de les renouveler ou de les perpétuer. A chaque époque sa mission de progrès et d'amélioration. Vouloir utiliser les fautes du passé, ce n'est ni l'insulter, ni le mépriser ; et c'est sans orgueil qu'on peut prétendre faire mieux, là où l'expérience de l'histoire a apporté plus de lumière.

Enfin, si l'on voit combien le protestantisme et l'ancien catholicisme diffèrent, soit dans leurs origines, soit dans leurs points de vue, soit dans leurs procédés, on peut voir aussi combien il serait aisé de s'unir, si l'on voulait se convaincre de la nécessité de la vie religieuse *intellectuelle*, par conséquent de la nécessité du *dogme,* j'entends le vrai dogme chrétien, enseigné par J.-C. même et toujours cru par son Eglise ; si l'on voulait se convaincre que non seulement cette vie intellectuelle et cette profession du dogme ne nuisent pas à la pratique de la sainteté, mais qu'elles sont pour celle-ci des soutiens, des garants, des forces.

Si les anciens-catholiques rejettent du protestantisme ses erreurs sur le serf arbitre, sur la prédestination, sur certaines suites exagérées du péché originel, sur certaines interprétations de la grâce, sur sa manière de comprendre les sacrements, sur sa manière d'attaquer l'Eglise elle-même (tout en ne voulant sans doute attaquer que le romanisme et le cléricalisme), etc., ils croient faire preuve, en cela, de vrai christianisme

et de saine théologie. Mais ces dissentiments, qu'ils croient motivés, ne les empêchent nullement de reconnaître tous les éléments de christianisme positif qui existent dans les Eglises protestantes, toutes les vertus admirables qui y sont pratiquées, toutes les âmes saintes qui en sont la gloire.

Loin d'être un acte d'hostilité, cet article n'est donc qu'une explication très sincère et très amicale, en même temps qu'un loyal appel à la conciliation. J'ai voulu expliquer, non pour diviser, mais pour unir.

E. Michaud.